G. de Fusty

SILHOUETTES FORÉZIENNES

Alexandre Séon

PRIX : 0,60 CENTIMES

SAINT-ÉTIENNE
BIBLIOTHÈQUE DE « LA LOIRE RÉPUBLICAINE »
26, Rue de la Bourse, 26

1900



G. de Fusty

SILHOUETTES FORÉZIENNES

Alexandre Séon

PRIX : 0,60 Centimes

SAINT-ÉTIENNE
BIBLIOTHÈQUE DE « LA LOIRE RÉPUBLICAINE »
26, Rue de la Bourse, 26

1900

Alexandre Séon

I

Celui-ci, tel Ruskin, aura eu une existence de combat.

Son grand mérite, en ce temps de débâcles, aura été d'aimer le beau plus que lui-même, de dédaigner succès faciles et honneurs, d'avoir eu pour prochain l'idéal.

Ainsi voulait le Sâr en fondant les salons de la Rose-Croix, et, comme le Sâr, comme tous les grands et vrais artistes, Séon aura connu les heures d'angoisse et de persécution.

Sa tentative d'art fut bafouée avec un parti-pris inconcevable ; son talent méconnu, nié par cette secte de pédants vieux d'esprit et lourds d'insolence dont parle Victor Charbonnel ; et après ces petits critiques qui personnifient la vulgarité des conceptions bourgeoises, Paris et la province entonnèrent la même antienne.

Séon s'en soucia peu. Son âme, en se libérant des étreignantes formules d'écoles, avait fait le sacrifice de beaucoup de choses, et le philosophe avait résolument accepté la solitude comme un corollaire fatal de son indépendance.

Ibsen, d'ailleurs, avait dit que « l'homme le plus heureux est celui qui vit seul. » L'artiste chercha en cette pensée la force de sa vie de labeur.

Il y trouva, non pas la richesse — car la richesse ne va pas aujourd'hui avec la modestie — il n'y trouva pas, non plus, ce faux prestige et cette gloire éphémère qui,

en notre époque de tapageuses réclames, ne sont souvent que la récompense, non du talent, mais des intrigues et des relations. Par contre, cette philosophie de stoïcien eut pour le penseur des avantages autrement chers, autrement précieux. Elle lui donna la sérénité, sans laquelle il n'est pas de bonheur. Elle lui donna la joie de vivre avec son idée ; l'espoir aussi de faire comprendre son rêve à la foule, à tous ceux qui, d'ordinaire, font large accueil aux ouvriers des bons labeurs, aux lutteurs des bons combats.

Or, voici que ce rêve d'artiste, de chercheur de chimères, a déjà un commencement de réalisation.

L'art nouveau de Séon, cet art soucieux avant tout de vérité psychique, cet art éveilleur d'esprit et de volupté esthétique, a réuni aujourd'hui, non seulement des admirateurs, mais encore des adeptes. C'est la récompense de vingt années d'efforts, d'abnégation, de prosélytisme, de beauté. Demain, la consécration définitive en sera plus éclatante et plus populaire.

II

Cherchons en le passé de Séon la genèse de son œuvre et de sa vie.

Il est né à Chazelles-sur-Lyon, en 1855. Le village natal s'étale pittoresque, entre le Rhône et la Loire, dans une zone accidentée sans tumulte, où l'existence des travailleurs est paisible et simple comme en tant de localités de notre Forez.

Les ancêtres du peintre avaient cultivé la terre. Ses parents continuèrent cette tradition de rudes travaux. L'enfant y gagna la robustesse et l'exemple de la persévérance dans le labeur : qualités précieuses entre toutes, car dans un corps sain se trouve, ordinairement, une âme saine, que l'acharnement au travail rend, d'habitude, plus forte et mieux trempée.

Voici, maintenant, qu'apparaît chez l'adolescent une tendance au mysticisme, mais le *mysticisme* étant, d'après Maurice Pujo, le vigoureux et sévère écrivain de ce beau livre : *Le Règne de la Grâce*, une propension puissante à

comprendre l'âme de la nature, à rechercher, derrière les réalités, une énigme et des synthèses supérieures.

Un mystique, à ce point de vue, sera celui qui aura le sens du mystère des choses et qui voudra atteindre, par delà les apparences, une beauté invisible — un symbole.

Or, Séon fut mystique de bonne heure, et voici comment :

On sait que le charme vieillot des veillées de campagne provient des histoires du pays, plus ou moins légendaires, racontées souvent en patois par les anciens de l'assemblée.

Telle région du Forez a des récits tragiques amplifiés fantastiquement par les générations de paysans. Telle autre cherchera dans le rire la saveur particulière de ces contes autochnomes, alors que le village voisin s'inspirera de visions démoniaques — car le diable joue encore un grand rôle dans la dévotion forézienne — ou de chevauchées à travers ciel, ou d'apparitions aussi bizarres que naïvement évoquées.

Tout cela est affaire de lieux. A Chazelles, les contes du terroir sont, paraît-il, emplis de surnaturel. La « Grotte du Diable », « la Roche aux Fées » et nombre d'autres superbes sites avaient, au temps lointain des reines filant au fuseau, excité au possible l'imagination fruste des laboureurs de l'endroit. Des légendes s'étaient formées dont l'étrangeté aurait séduit Rosetti, Hunt ou Millais. Et il arriva qu'après s'être fait redire ces vieilles histoires, le soir, au coin de l'âtre, on trouvait Séon, par les clairs matins, restant des heures entières devant les paysages de la légende, comme en l'attente des personnages de prouesse et de féerie...

*
* *

Autre chose intervient qui devait avoir une influence incontestable sur le talent de l'artiste.

La méditation en la paix des forêts sombres et profondes — où les sensations s'affinent parmi les frémissements épars ; où l'âme des poètes croit deviner la présence d'une multitude d'âmes inférieures réfugiées en les troncs creux des hêtres et des chênes ; où la vie surgit mystérieuse et voilée d'ombre — fit pressentir à Séon ce

panthéisme qui revient presque comme une religion dans la littérature d'aujourd'hui, donna à son intellectualité l'habitude d'observer les réalités apparentes, d'en dégager l'entière psychologie.

***

Le nu déjà le séduisait.

Les dimanches d'été, sur les bords de la rivière, au bain, il restait admirant la juvénile beauté des corps de ses camarades, et Fernand Weyl racontait récemment, en un judicieux article de l'*Universelle Revue*, qu'emmené parfois à la pêche par un braconnier endurci, Séon regardait, avec une émotion profonde, l'homme lançant ses filets, nu, debout à l'avant de la barque.

III

Après avoir pris les leçons d'un maçon-peintre d'enseignes et d'un chapelier retiré des affaires, occupant ses loisirs à crayonner de rudimentaires dessins, Séon fut envoyé à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Il désespéra ses maîtres, trouva trop étroites les formules de l'académisme, et, dès lors, chercha un autre dogme d'art.

Il nota le même enseignement banal à l'Ecole de Paris. Des gestes stéréotypés, des expressions décalquées d'après les classiques, aurait-il pu dire avec Madox Brown — qui fut, lui aussi, un novateur, et dont la figure d'apôtre ne manque pas de ressemblance avec celle du peintre forézien.

Justement, à ce moment-là, une renaissance d'art pictural se manifestait en Europe.

Les Préraphaélites, en Angleterre, orientaient la peinture vers la recherche minutieuse du trait individuel et estimaient qu'elle devait être un moyen de rénovation sociale.

Ils revenaient à la nature pure et simple. Ils substituaient « le geste curieux, inédit, individuel, au geste

généralisateur ; la couleur franche, à sec, sans dessous, à la couleur fondue ; le ton vif au lieu du ton chaud ; la ligne expressive à la ligne décorative. »

Ce n'était qu'un essai de jeunesse, alors qu'en France, le maître Puvis de Chavannes s'exilait de ce siècle de redingotes et de machines, faisait du passé sa cité permanente — comme le dit si bien Pierre de Bouchaud — se confinait dans la vie primitive à la grâce simple et douce.

Ruskin, en Grande-Bretagne, se faisait le prophète-annonciateur de la religion de la Beauté. Séon, avec lui, croira que l'art, comme la nature, est à la fois « quelque chose de très grand, de très noble, de très beau ; que le premier doit être au service de la seconde ; qu'il est nécessaire d'aller à celle-ci en toute simplicité de cœur », et que si l'art le meilleur possède, entre autres dons, celui « de faire songer à l'âme de la créature plus qu'à son corps », le grand artiste doit, en outre, d'une main-d'œuvre impeccable et durable, conquérir la sérénité dans le repos et dans l'action.

En d'autres termes, Séon estimera que les « lignes, plus que les formes, doivent avoir une signification psychique, et que toute nuance est le terme d'équation d'un symbole figuré ».

Sa théorie s'enrichira d'autres remarques. Il comprendra la peinture un peu comme Verlaine comprit la poésie, avec plus de précision cependant, avec plus de notions idéalement justes ; mais en même temps que les poètes des nouvelles écoles croiront fixer les symboles par des rythmes neufs ou des vers déconcertants, Séon affirmera :

« Tout ce qui vibre en nous, tout ce qui nous procure de la joie ou de la douleur, de la gaieté on de la mélancolie, peut se traduire ».

Là sera sa poétique, car Séon essayera d'interpréter cette joie et cette douleur, les états d'âme en un mot. Il estimera avec le délicat auteur de *Sur les Chemins de la Vie*, que « le but de l'art, en dernière analyse, doit être l'embellissement de l'œuvre vulgaire et journalière pour apporter à l'ouvrier du plaisir et de l'espoir », et c'est pour cela qu'il apparaîtra, à tous ceux qui fixeront les traits de son existence, comme le missionnaire de la beauté.

*
* *

Séon fut un des premiers à répondre à l'appel du Sâr, lorsque ce dernier, devenu prophète mystique, groupa sous le temple de la Rose-Croix une phalange d'artistes épris d'idéalisme et d'indépendance.

Il y fut en compagnie d'autres gloires : Jean Aman, Marius Simmons, Walgren, Dampt. Ceux-ci n'eurent aucun but intéressé en se réunissant sous le drapeau de la rose crucifère, et ne pensèrent nullement, avec le grand maître de l'ordre, qu'il fallait « scandaliser pour convertir et étonner pour démontrer ».

Grâce à eux, les Salons de la Rosi-Crucière eurent des expositions admirables, et ils surent s'éloigner quand les quelques « impuissants » fustigés par Victor Charbonnel tentèrent « de raccrocher l'attention d'une séquelle de snobs qui ne les auraient point aperçus ailleurs qu'aux *gestes esthétiques* du Sâr ».

*
* *

Séon — ai-je dit — aura pour grand mérite d'avoir eu pour prochain l'idéal.

Cela n'implique point d'égoïsme. Le grand artiste aime la foule, les déshérités de la vie. Pour eux, il créa ces *images populaires*, lithographiées par Daniel Hennequin, et dont la première série qui vient d'être éditée: *Ondine*, *Fleurs d'Automne*, *Rêverie*, *Feuilles d'Automne*, sont, de l'avis de Louis Roger-Milès, de l'*Eclair* : « de douces et sereines fleurs d'art — d'art très clair, d'art à la sève débordante, à la santé généreuse ».

Il y a en Séon l'âme d'un modeste qui regretterait — comme Puvis de Chavannes — la belle vie patriarcale de l'âge d'or, l'âme d'un Hellène, épris de clarté et de grâce ; l'âme d'un philosophe et d'un philosophe de grand cœur, aimant l'humanité, la divinisant, pour mieux en faire comprendre les espoirs et les rêves.

G. DE FUSTY.

St-Etienne, Sté de l'Imp. de « La Loire Républicaine », rue de la Bourse, 26.

DU MÊME AUTEUR :

Mandrin dans le Forez, l'Auvergne et le Vivarais. — Une brochure *(Epuisé)*.

Pierre de Bouchaud, une brochure de luxe avec portrait. Prix : 1 franc, chez l'auteur.

Mme Antonia Bossu. — Une brochure, prix : 0,80, chez l'auteur.

Gabriel Montoya, une brochure de luxe avec portrait. Prix : 1 fr., chez l'auteur.

Tilla la Rousse. — Roman.

Au Pays de hantise. — Contes et nouvelles, 1 volume.

En Pays forézien. — Légendes, études et croquis, 1 volume.

Figures de ce temps. — (1re série), 1 volume avec portraits. Cet ouvrage paraîtra par souscriptions à 3 francs, qui sont reçues aux bureaux du *Monde Lyonnais*, 75, avenue de Saxe, Lyon ; aux bureaux de *La Loire Républicaine,* 26, rue de la Bourse, Saint-Etienne (Loire), et chez l'auteur.

La Chanson de la Chair. — Poésie, 1 volume (en préparation).

Au Pays de l'Astrée. — En collaboration avec David Cigalier. Album (25 × 30), imprimé sur papier de luxe, illustré de dessins d'Alexandre Séon, Léon Borde, etc. Prix : 3 francs, chez l'auteur G. de Fusty, à Saint-Germain-Laval (Loire), et aux bureaux de *La Loire Républicaine,* 26, rue de la Bourse, Saint-Etienne.